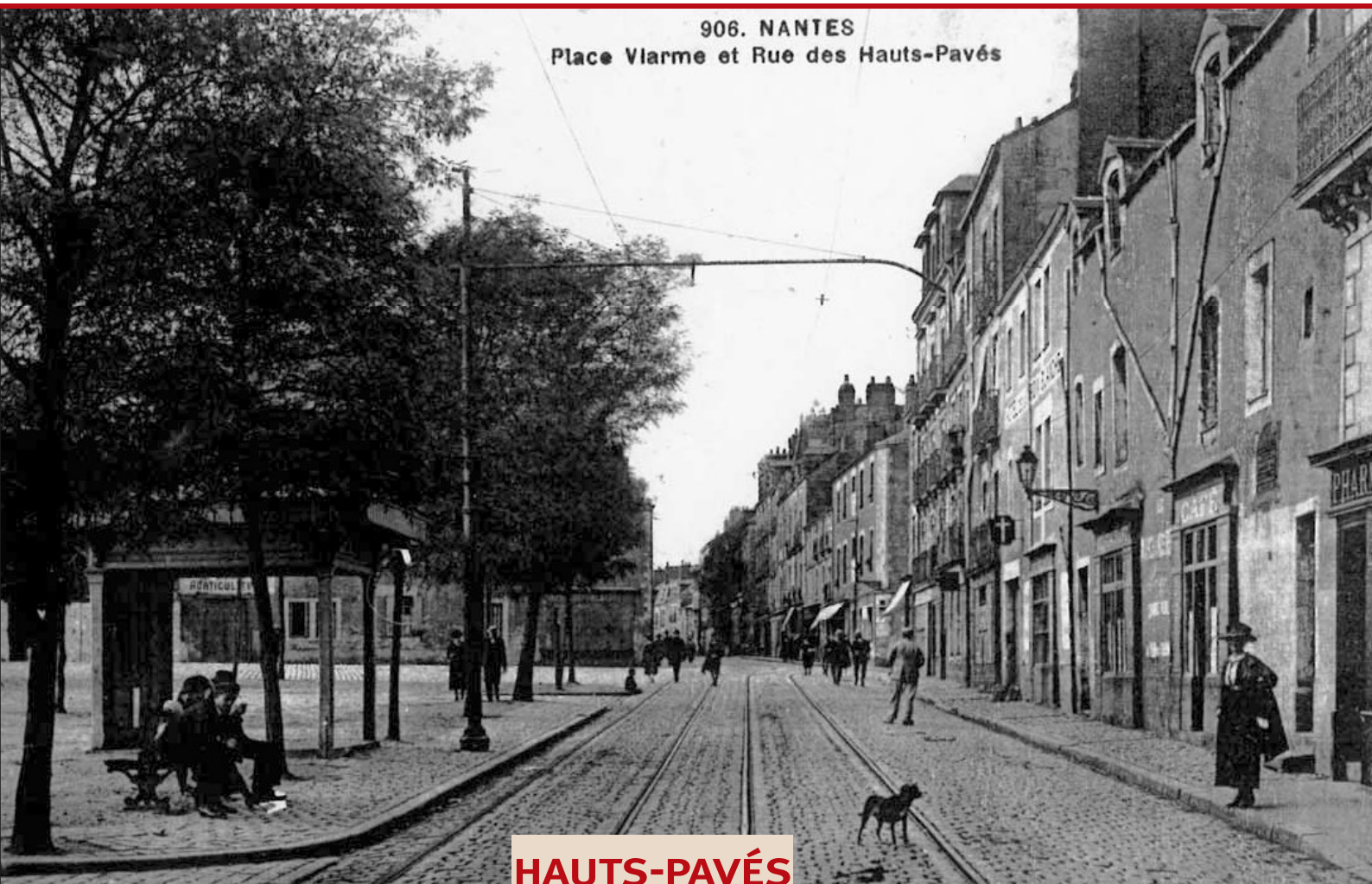


906. NANTES  
Place Viarme et Rue des Hauts-Pavés



HAUTS-PAVÉS

# Quand la campagne bordait les Hauts-Pavés

Ancienne voie d'accès aux routes de Vannes et de Rennes, la rue des Hauts-Pavés est toujours une artère passante et commerçante. Le tramway moderne a remplacé celui qui y circulait au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le nom des rues adjacentes rappelle le riche passé de ce quartier populaire.

**À** Nantes commence le Sillon de Bretagne, ligne de collines parallèle à la Loire, sur l'arête de laquelle fut tracée la route de Vannes, tapissée de pavés dans sa partie urbaine. C'est ce que rappelle le nom de la rue des Hauts-Pavés, aussi appelée "Chemin de Bretagne" puisque, jusqu'en 1732, elle ouvre la voie vers les routes de Rennes et Vannes. Dans l'autre sens, elle sert aussi d'accès à la ville, parfois à des indésirables comme les envahisseurs normands, les attaquants lorsque Bretagne et France sont en guerre au XV<sup>e</sup> siècle, ou l'armée catholique et royale en 1793...  
C'est aussi par la rue des Hauts-Pavés ➔



NANTES - 48, Rue des Hauts-Pavés - Vue d'ensemble des Pépinières Jules BÉCIGNEUL

➔ pavoisée de drapeaux blancs que, le 2 juillet 1814, le duc d'Angoulême fait son entrée en ville... passant ainsi devant la demeure de Bachelier, président du Comité révolutionnaire sous la Terreur. Comme le fait remarquer malicieusement le bulletin paroissial de Saint-Similien en 1956, cet homme "de 93 mourut à 93 ans, au numéro 93 de la rue des Hauts-Pavés"... Au passage, c'est aussi dans ce quartier que furent enterrés dans des charniers les contre-révolutionnaires.

**Du lavoir aux bains-douches.** Après ces périodes troublées, la rue des Hauts-Pavés est avant tout un lieu de passage et de commerce. Peuplée majoritairement d'ouvriers, la voie est grouillante de vie. Dans des conditions de salubrité précaire et des problèmes d'hygiène dont on commence à se préoccuper à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1889, la Ville lance le projet de construction d'un lavoir municipal de cent douze places, dont l'entrée se situera rue Noire, avec une entrée charretière au 42, rue des Hauts-Pavés. Il sera construit en 1891 et rapidement très fréquenté par des blanchisseuses appréciant le confort des lieux, à l'abri des intempéries, des glaces et des crues qui gênaient leur activité sur les bateaux-lavoirs. Dès le début du projet, il est prévu d'adjoindre au lavoir un établissement de bains-douches municipal. À l'époque, se laver n'est en effet pas chose courante ni facile. Pour la grande majorité de la population dépourvue de salle de bain, le seul établissement de bains publics se trouve allée de la Maison-Rouge. Une petite trotte depuis la rue des Hauts-Pavés. Comme les bains-douches

publics se font attendre, quelques riverains rappellent aux élus leurs promesses, par voie de pétitions. On en parlait depuis vingt ans, l'affaire semble rendue possible par un décret du 15 juin 1907 autorisant un prélèvement sur les bénéfices des salles de jeux et casinos dont pourraient bénéficier les bains-douches "d'utilité sociale non gratuite". Dans les mêmes années, la Ville acquiert le terrain du n°42, où est décidée la construction d'un dispensaire qui verra le jour en 1910, dans la continuité de l'agrandissement du lavoir et... la construction de bains-douches. Un établissement évoqué en ces termes par une

habitante de la rue : "C'était clair et large. En entrant, la caisse pour prendre le ticket et le petit berlingot de shampooing Dop. Le rez-de-chaussée était réservé aux hommes et le premier étage aux femmes." Quelques années plus tard, le dispensaire est mis à disposition de la Mutualité qui y agence, après la guerre, un centre de soins et un cabinet médical. En 1976, le dispensaire devient cabinet dentaire mutualiste. Les bains-douches fonctionneront jusqu'à leur fermeture en 1973. En 1983, les deux bâtiments sont acquis par les Mutuelles de Loire-Atlantique en échange de leur crèche de la rue de Savenay, qui devient municipale.

### Un bar tous les trois immeubles...

Madeleine Sèvre, 98 ans, vit ici depuis son plus jeune âge. Elle garde le souvenir d'une rue animée, pleine de commerces : "Il y avait tout ! Et surtout beaucoup de cafés, jusqu'à l'avenue des Loriots. De la rue Noire à la place Viarme, il y avait bien un bar tous les trois immeubles... En tout, trente ou trente-cinq, en plus de la douzaine qui se trouvaient place Viarme. En 1920, le tabac qui se trouve à l'entrée de la rue côté Viarme existait déjà, sous la forme d'une minuscule boutique où l'on trouvait du tabac gris, les quelques journaux locaux et, à Noël, de petites boîtes de petits cigares. Existait aussi la droguerie et, entre les deux, un sellier-bourrelier (aujourd'hui institut de beauté...). De l'autre côté, à l'emplacement du magasin Champion, sur le boulevard des Anglais, c'était le terminus et le garage des tramways. J'ai connu les premières motrices à air comprimé qui peinaient à monter de Saint-Nicolas à Viarme. Les motrices électriques sont arrivées au début des années



"Tout autour de la rue des Hauts-Pavés, il y avait des jardins, des tenues maraîchères. En 1925, j'allais chercher des mûres place Anatole-France", se souvient Madeleine Sèvre.

10. Entre Viarme et rue Félix-Faure, deux arrêts obligatoires, les arrêts étaient facultatifs, il fallait faire signe pour monter ou descendre. Tout autour de la rue, il y avait des jardins, des tenues maraîchères. Je me souviens qu'en 1925, j'allais ramasser des mûres place Anatole-France." La rue Russeil porte le nom de la famille qui possédait les terrains de cette voie dans les années 20. Quant aux rues des Hortensias et des Camélias, elles rappellent les arbustes d'ornement qui y étaient cultivés. Dans les années cinquante encore, la campagne est toute proche, et de vastes espaces cultivés bordent la rue, telle la tenue de Jules Bécigneul, pépiniériste, précédée naguère et pendant près de deux siècles par la léproserie Saint-Lazare qui abritait les victimes de la "maladie noire" qui donne son nom à la rue Noire.

**Tout le monde se connaissait.** Alain Pitard, petit-fils du fondateur de l'entreprise de carrelage Pitard toujours installée dans le quartier, se souvient d'avoir joué au tennis sur les courts construits par la famille Bécigneul sur une portion de son terrain dans les années 40.

Entre la rue du Poitou et le cimetière Miséricorde, est édifié en 1947 le "groupe des Hauts-Pavés", dont les logements seront proposés aux sinistrés en échange de leur part de dommage de guerre. "À cet emplacement, se souvient Madeleine, les gens du quartier entretenaient des jardins ouvriers."

La rue des Hauts-Pavés abrite plusieurs entreprises, dont certaines existent toujours, telle la serrurerie Lemaître, fondée en 1903. Madeleine évoque aussi "dans la rue, du côté de la place Viarme, une conserverie où des femmes surtout travaillaient à la saison des petits pois et du céleri. Les petits pois venaient du pays Léon. Ça a dû fermer juste avant la guerre. C'était pour ainsi dire le seul poste de téléphone du quartier. On s'en servait pour des choses graves... Là où se trouve la Similienne maintenant, c'était le patronage, qui servait de campement anglais en 1939. Le 17 juin 1940, ils y ont fait sauter des pièces de grenades. Ensuite, s'y sont basés les Allemands jusqu'en 1943. Après le bombardement de la grande poste de la place Royale, elle a été installée là provisoirement."

Si Madeleine n'a jamais quitté son cher quartier, elle regrette l'époque où il était "plus chaleureux, plus convivial. La rue des Hauts-Pavés, c'était vraiment la colonne vertébrale du quartier. Tout le monde se connaissait, se saluait, on était au courant de tous les événements, si quelqu'un était malade, ou se mariait... Aujourd'hui, dans l'immeuble où je vis, je ne connais que mon voisin de palier."

PASCAL WESTER

NANTES --- 10 - La Place Viarmes



## Du repos de chasse d'Anne de Bretagne, reste une plaque-souvenir...

À hauteur des n° 19-21 de la rue, une plaque rappelle qu'ici s'élevait encore au début des années 80 une ancienne demeure baptisée logis (ou cour) Catuit (ou Cathuis), du nom d'un fonctionnaire du duc François II. Un manoir haut-breton avec salles hautes, chambres à grandes cheminées au premier étage, deux escaliers à vis. C'est là que le duc de Bretagne mettait ses chiens au retour de chasse dans la forêt d'Orvault, et se reposait avant de regagner son château, comme sa fille Anne après lui. Trois siècles plus tard, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le père Grignon de Montfort en fait l'acquisition pour y fonder un petit hospice d'incurables. La bâtisse abrite ensuite un serrurier, puis sert d'entrepôt à un cordonnier. En 1948, le plan d'aménagement prévoit l'élargissement de la rue des Hauts-Pavés pour en faire... une route nationale. C'est pourquoi l'État acquiert un nombre important d'immeubles, rétrocédés à la Ville lors de l'abandon du projet. Pendant une trentaine d'années, bon nombre de ces immeubles sont laissés en déliquescence. Le repos de chasse en fait partie. En 1974, le bâtiment est endommagé par un incendie. Régulièrement, des voix s'élèvent pour demander la restauration de la bâtisse, "cet immeuble délabré, qui se doubterait que c'est

Le repos de chasse avant sa démolition, à droite de la poissonnerie.



ce qui fut le pavillon de chasse de la duchesse Anne de Bretagne ?(...) Il ne s'est trouvé personne pour tenir en état ce monument qu'elle a légué à la postérité", dit le journal *Presse-Océan* en août 1973 sous le titre "Qui sauvera le pavillon de chasse d'Anne de Bretagne ?" En 1980, la réponse est définitive : personne. Invoquant l'énormité des sommes nécessaires à la sauvegarde de la bâtisse, la municipalité décide de sa destruction le 17 mars 1980. Depuis 1984, un groupe d'immeubles s'élève à l'emplacement de la cour Cathuis.